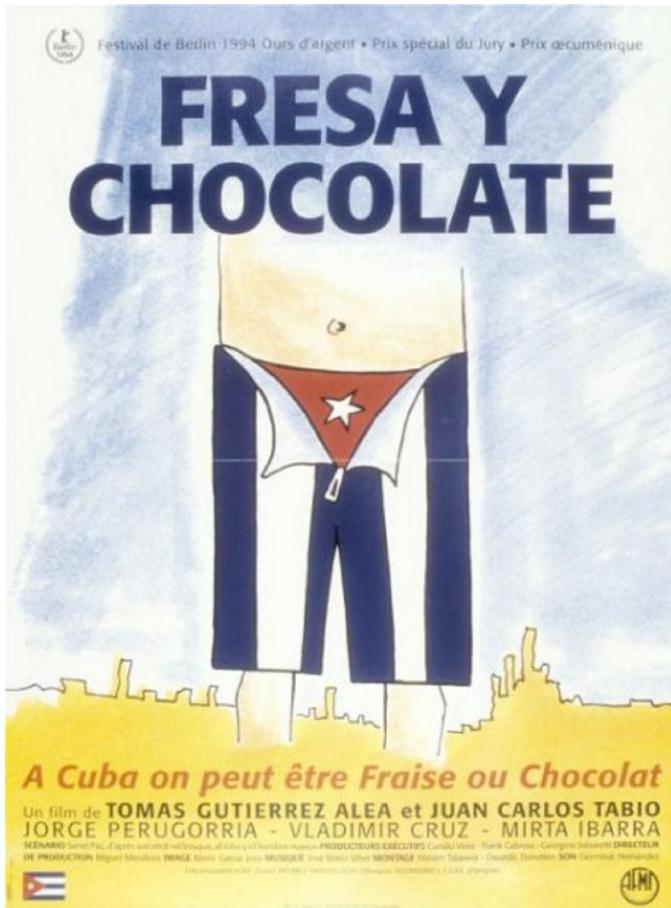


Séance du 26 novembre 2011



Fraise et chocolat

Date de sortie cinéma : **1993**

Réalisé par Juan Carlos Tabio, Tomas Gutierrez Alea

Avec Jorge Perugorria, Vladimir Cruz, Mirta Ibarra,

Titre original : Fresa y Chocolate

Long-métrage cubain, américain, espagnol, mexicain.

Genre : Comédie dramatique

Durée : 01h51min

Année de production : 1993

Récompenses :

Cuba Festival International du cinéma de La Havane 1993 : 9 prix
Allemagne Festival international du film de Berlin 1994 : 2 prix

Brésil Festival de Gramado 1994 : 6 prix

Espagne Académie des Arts et des Sciences Cinématographiques d'Espagne 1995 : Prix Goya

États-Unis Festival du film de Sundance 1995 : « Prix Spécial du Jury »

Nominations :

Allemagne Festival international du film de Berlin 1994 : nommé pour l'Ours d'or
États-Unis Oscars du cinéma 1995 : nommé dans la catégorie « Meilleur film étranger »

Synopsis :

En 1979, Diego, homosexuel cultivé et marginal, vit à La Havane et aime beaucoup son pays ainsi que ses traditions. Il rencontre David, un jeune étudiant universitaire, hétéro, militant de la Jeunesse communiste qui va se mettre à l'espionner, le considérant comme un dissident du régime cubain. Avant que ne s'établisse entre eux une authentique relation amicale, ils devront apprendre à dépasser leurs préjugés respectifs...

Lu sur Wikipedia :

Vitrine du cinéma cubain, le film *Fraise et Chocolat* (*Fresa y chocolate*, 1993), de Tomás Gutiérrez Alea et Juan Carlos Tabío (qui assista le maître, déjà fort malade), a connu un immense succès et a été récompensé par de nombreux prix, à Cuba et dans le monde entier. L'intrigue pourrait se résumer ainsi : après avoir été trahi par Viviane, la femme qu'il aime, David Álvarez (Vladimir Cruz), fils de paysans pauvres, étudiant boursier et membre des Jeunesses communistes, rencontre Diego (Jorge Perugorría), « homosexuel, intellectuel raffiné, survivant du naufrage de la bourgeoisie cubaine, mais trop attaché à la culture de son île pour la quitter en dépit d'évidentes incompatibilités avec l'orthodoxie morale et le dogmatisme castristes »¹. Malgré tout ce qui les oppose, les deux hommes deviendront amis : Diego initie David à une culture, surtout littéraire, qui lui était interdite par la censure et lui fait découvrir son idole, l'écrivain précieux, épicien (et homosexuel) José Lezama Lima, auteur de *Paradiso* (1971). Diego encourage aussi David à écrire : d'abord sévère (« ce n'est qu'une suite de slogans... »), il lui affirme qu'il a du talent, mais qu'il doit prendre ses distances avec l'orthodoxie socialiste. Avec la complicité de son amie Nancy, après un grand repas « à la Lezama » (vêtu de leurs plus beaux vêtements, ils dégustent du poulet rôti et des vins fins dans de la vaisselle ancienne...), il lui fait aussi découvrir la sensualité et une philosophie vitaliste « appliquée ». Le manque de tolérance de la société et la rigidité de la machine bureaucratico-révolutionnaire amèneront Diego à prendre, finalement, le chemin de l'exil avec les « *marielitos* ». David, devenu homme et ayant surmonté ses préjugés, ose enfin le serrer dans ses bras.

Il va sans dire que, par sa thématique même, *Fraise et Chocolat* est un film extrêmement polémique. Les partisans de la révolution cubaine y voient une preuve de la tolérance du régime. Comme le réalisateur le reconnaissait lui-même à demi-mot, *Fraise et Chocolat* est une réponse (bienveillante selon Alea) à *Mauvaise conduite* (*Conducta impropia*, 1983), un film documentaire de Néstor Almendros, réunissant les témoignages de plusieurs intellectuels cubains et dénonçant avec virulence l'extrême cruauté de la répression menée par le gouvernement cubain, contre les homosexuels, dans les années 1960 et 1970. *Fraise et Chocolat* tombait à point nommé en cette année 1993 où, sous le poids d'une évolution globale des mentalités — dans les sociétés occidentales démocratiques —, l'Organisation mondiale de la santé se décidait enfin à ôter l'homosexualité de la liste des maladies mentales. Même si cet acte fortement symbolique n'abolit pas l'homophobie, il la rend pour le moins politiquement incorrecte et il devient donc urgent, pour tout régime en quête de légitimité, de produire un discours de tolérance sur les homosexuels. Ces messages deviennent même stratégiquement indispensables après la chute de l'Union Soviétique (jusqu'alors principal soutien du gouvernement cubain), durant la catastrophique « période spéciale » des années 1990, face à l'absolue nécessité économique d'ouvrir Cuba au tourisme pour faire entrer des devises. Cette œuvre, qui prend parfois les allures d'une comédie légère, est donc au cœur de graves enjeux idéologiques.

Critiques :

Il arrive qu'un film tombe à pic pour expliquer un morceau du monde, un instant de l'histoire. ***Fresa y chocolate***, réalisé en 1992, dont l'action se situe en 1979, tiré d'un conte paru en 1990, est une fenêtre sur Cuba aujourd'hui. A travers le film de Tomas Gutierrez Alea, on voit les contraintes qui pressent les Cubains vers la sortie malgré l'amour et la fierté déraisonnées que l'île suscite chez ceux qui y sont nés. Et l'on observe les mécanismes infiniment ingénieux que met en oeuvre un régime qui veut à la fois être la plus efficace des dictatures et la plus aimable. (...) La morale de ***Fresa y chocolate*** est simple. Le militant-policier oubliera ses soucis de normalité, l'artiste homosexuel fera passer son désir à l'arrière-plan et les deux hommes laisseront s'épanouir entre eux une amitié faite de compréhension mutuelle et de tolérance. Cette idée simple ne va pas de soi à Cuba, où les homosexuels ont été souvent pourchassés depuis 1959. Par ce seul fait, le film de Tomas Gutierrez Alea se situe en dehors de l'espace tracé par l'organisation institutionnelle de l'expression à Cuba. Et, comme si cette échappée initiale avait débloqué un verrou, le vieux cinéaste (qui a réalisé dix films en trente ans) dispose autour du thème central une infinité de

notations qui, chacune à sa manière, tendent à composer un portrait exhaustif de la vie à la Havane. (...) Dans un monde idéal, **Fresa y chocolate** aurait été un chef-d'oeuvre de cinéma. Mais Tomas Gutierrez Alea, malade, a dû partager la réalisation avec Juan Carlos Tabio. C'est sans doute là qu'il faut chercher la source des sautes de ton, des ruptures de rythme du film. Quelques idées de mise en scène (les monologues intérieurs de David, par exemple) sont d'une inefficacité presque touchante. La direction d'acteurs, aussi, souffre d'une relative imprécision. Malgré un travail méritoire, Jorge Perugorria puise un peu trop dans le stock des stéréotypes qui signalent la folle perdue dans les comédies de boulevard. Et le poids de la tradition propagandiste se fait sentir. Paradoxalement, ce n'est pas le fond du discours qui en souffre, mais sa forme, explicative, didactique. Reste l'essentiel. L'émotion que provoque la découverte en images voulues, désirées, d'un univers que l'on ne connaît que par les miroirs réciproquement déformants des discours militants. Et le portrait d'une ville, d'un peuple extraordinairement attachants. En bref, un signe que le vieux pouvoir du cinéma - montrer le monde - n'est pas tout à fait mort..

Thomas Sotinel
Le Monde - 29 sept. 94

Diego lit des livres interdits, boit du whisky de contrebande et drague avec ferveur de jeunes éphèbes chez les glaciers. David noie ses peines de cœur dans la révolution. Alors, aussi naturellement qu'il a choisi le chocolat, David décide d'espionner Diego... pour le bien de son pays. Quatorze ans après les premières mesures discriminatoires à l'égard des intellectuels homosexuels cubains - jugés contre-révolutionnaires, il ne fait toujours pas bon être un marginal, en 1979, à La Havane... Depuis neuf mois, le Yara, la seule salle de La Havane à projeter le film de Tomas Gutierrez Alea et Juan Carlos Tabio (faute de copie, dit-on...), n'a pas désempli. Une file d'attente de plusieurs centaines de mètres s'agglutine chaque jour devant le cinéma, contenue tant bien que mal par un cordon de policiers. Les affrontements entre forces de l'ordre et candidats à l'exil, qui se sont multipliés depuis le début du mois d'août, n'ont pas entamé l'enthousiasme des spectateurs. Cris, quolibets et applaudissements : les projections se déroulent selon un rite immuable. Trente-cinq ans après l'avènement de la révolution castriste, les Cubains osent désormais rire ouvertement de leur sort, sans prendre la précaution de se mettre à l'abri des oreilles indiscrettes. Au cinéma Yara, c'est à qui reconnaîtra soit son voisin, soit la vigile de service, soit un ami homosexuel auquel Jorge Perugorria, l'acteur qui joue Diego, aurait emprunté les traits... Bien plus qu'un film, **Fraise et chocolat**, pourtant deux fois primé, est devenu un phénomène social. Chacun y vient retrouver ses contradictions, confronter ses points de vue et, qui sait, puiser une leçon de tolérance ou d'espoir. (...) Magnifiquement servis par leurs acteurs (Jorge Perugorria et Mirta Ibarra, formidables), les réalisateurs ont choisi de jouer sur l'une des cordes sensibles du peuple cubain : l'humour et l'autodérision. «Les gens se reconnaissent sur l'écran, dit Jorge Perugorria. Comme David et Nancy, ils occultent quotidiennement les perversités du système et se méfient de tout et de tous. Voir un type comme Diego parler librement, ça leur donne des ailes. Ça réveille leur conscience - et même leur mauvaise conscience : comme David et Nancy ; ils se savent capables du pire et du meilleur». Mais ça les conforte aussi dans le système... Car c'est bien la faille de **Fraise et chocolat** : Gutierrez Alea et Tabio dénoncent un état d'esprit, mais pas les faits. A aucun moment, ils ne mentionnent les camps de redressement installés en 1965 à l'intention des déviants idéologiques et sexuels. Et la guerre que livrent les intellectuels au régime reste dans un flou poli. **Fraise et chocolat** n'a ni la violence de **Conducta impropia**, le documentaire de Nestor Almendros (1984), qui dénonçait la condition des homosexuels sous Castro, ni la subversion de la nouvelle de Senel Paz, dont il est tiré. Depuis la sortie du film, Tomas Gutierrez Alea, ex-figure de proie du régime castriste, a fait l'objet de violentes critiques de la part de la communauté des artistes cubains en exil. On l'accuse de vouloir réhabiliter le régime en gommant sciemment les actes les plus atroces de la répression. «Comme si on essayait de nous faire croire à la possibilité d'un Fidel Castro démocrate et capable de pardonner !» s'insurge l'écrivain Guillermo Cabrera Infante. Bref, **Fraise et chocolat** n'existerait que pour faire croire à une libéralisation du régime... «Mais c'est pourtant ce qui se passe !» rétorque Jorge Perugorria. Oh.. bien sûr, les artistes et les intellectuels ont toujours du mal à s'intégrer. Comment le pourraient-ils ? Le système ne le permet pas ! Bien sûr la censure existe toujours.. Personne ne sait d'où elle vient. C'est comme un fantôme. Alors, à force de l'imaginer partout les créateurs finissent par la devancer et s'autocensurent. Pourtant, qu'un film comme **Fraise et chocolat** existe, surtout dans le contexte économique actuel (c'est le seul long métrage

qui ait été tourné en 1993) est un signe d'ouverture». Petit acteur de théâtre et de télévision, Jorge Perugorria est devenu une star à Cuba, grâce au rôle de Diego. Un statut qui lui vaut, aujourd'hui, d'être le premier comédien cubain à avoir obtenu l'autorisation de tourner à l'étranger.

Marie-Elisabeth Rouchy
Télérama n°2333 - 28 sept. 94

Le réalisateur

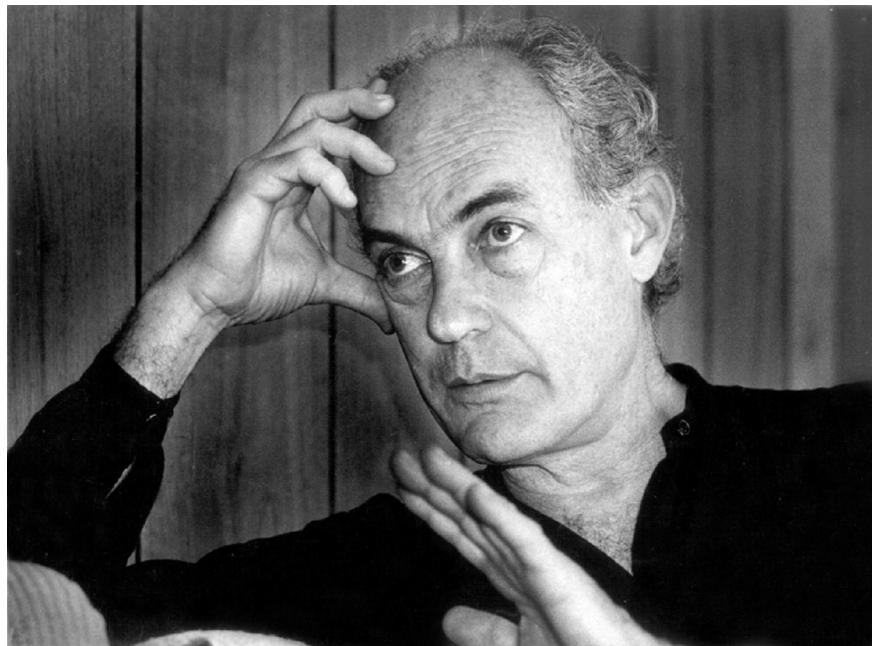


Figure centrale du cinéma cubain, Tomás Gutiérrez Alea est né à La Havane en 1928. Il a été formé au Centre expérimental de la cinématographie de Rome, et ne donnera la pleine mesure de son talent qu'après la révolution Castriste.

Histoires de la révolution est le premier long-métrage non documentaire produit par l'ICAIC, l'Institut Cubain de l'Art et l'Industrie Cinématographiques, qu'il a contribué à fonder. Le film ne cède pas à la glorification épique, est animé d'une émotion humaniste très

nuancée, et représente un véritable tour de force pour une cinématographie émergeante.

Les Douze Chaises lui permet d'aborder la comédie, genre auquel il reste fidèle avec **Les Survivants** et qui lui offre des possibilités critiques qu'il exploite dans **La Mort d'un bureaucrate**, l'un de ses films les plus connus. Tomás Gutiérrez Alea, surnommé «Titon», poursuit un parcours lucide et humaniste, avec notamment **La Dernière Cène**, sur le lourd héritage colonial, puis **Jusqu'à un certain point**, sur le machisme de la société cubaine. En pleine crise du castrisme, il fait une fois de plus la preuve de son anticonformisme, de son rejet des préjugés, avec **Fresa y Chocolate**.

Tomás Gutiérrez Alea est mort le 16 avril 1996

**Le Cinéma cubain,
sous la direction de Paulo Antonio
Paranagua.**

Bibliographie :

- Nicolas Balutet, Représenter l'homosexualité à Cuba : les paradoxes de *Fresa y chocolate*, *Les Langues Néo-Latines*, 101e année, no 343, 4e trimestre 2007, p. 183-215.
- Lionel Souquet, Homosexualité et révolution : Puig, Lemebel, Arenas et les « aléas » de la figure de l'homosexuel dans *Fresa y chocolate*, *Les Langues Néo-Latines*, 101e année, no 343, 4e trimestre 2007, p. 165-182.